

## La manifestation ouvrière.

Après trois mois d'incertitudes et de peurs, où l'on vivait comme dans l'attente d'on ne sait quelle invasion de barbares qui vont venir, où l'on entendait crier par les rues un tas d'articles, de libelles aux titres effrayants, de brochures dont les vendeurs effrayaient les passants, comme si c'eussent été des anges en bourgeois, clamant la ruine prochaine de Sodome et Gomorrhe, après ce long affolement d'une bourgeoisie qui se sent menacée et coupable, voici que le cortège du peuple a traversé dignement et pacifiquement nos rues, avec, en maint endroit, les hommes acclamant et les femmes agitant leurs mouchoirs, comme des drapeaux blancs d'amnistie et de paix sociale, arborés par elles aux fenêtres de la grande ville!

\* \* \*

Depuis ce moment, la presse de tout ramage et de tout plumage a fait là-dessus les piaileries prévues : depuis les petits rouges-gorges et les grands aras roses du radicalisme jusqu'aux pédants perroquets bleus de la doctrine et jus-jusqu'aux paons, dindons, canaris jaunes, serins et merles du cléricanisme, qui ont voulu siffler quand même.

Pour ceux qui vivent en dehors des volières politiques, et dont la pensée se déploie dans le sens du juste, comme un oiseau libre, pour ceux-là les impressions qui ressortent de la manifestation ouvrière, ne permettaient pas — comme on l'a fait — ni de ricaner sans mesure, ni d'exulter sans réserve.

Au lieu d'évaluer le nombre des manifestants, de comparer leurs chiffres à celui des précédentes manifestations censitaires, afin de se rassurer soi-même contre la peur, au lieu de faire toute cette vaine besogne de pions politiques, il eût mieux convenu de regarder au-delà et au-dessus de ce cortège populaire et d'y songer avec ce qu'on a en soi de sensible et de fraternel. Seulement, ces émotions-là sont celles du petit nombre. Il n'est pas donné à tous de s'impressionner pour le peuple et de sentir à son cœur. La plupart préfèrent céder à leurs instincts froids, raisonneurs, égoïstes; et seuls les forts se sentent invinciblement attirés aux misères ouvrières. C'est là une sorte de sens spécial qu'on a ou qu'on n'a pas; résultat d'un état d'âme, d'une sensibilité de réline qui fait songer à ce mot du sculpteur Préault à propos de l'art : « L'art est une étoile que je vois et que vous ne voyez pas. »

De la même façon, les uns voient la classe ouvrière comme un astre désorbité et souffrant : les autres ont trop courte vue pour en éclairer leur conscience.

Quoi qu'il en soit, pour ceux qui, en dehors des préjugés des partis, savent voir et sentir, la manifestation de dimanche ne leur a causé ni exultation ni colère; elle leur est apparue comme le signe d'une des évolutions fatales de la société moderne. Car, quoi qu'en disent les journaux doctrinaires, il n'y a pas lieu d'y voir une masse inconsciente embauchée pour des œuvres qu'elle ignore par quelques agitateurs ambitieux. C'est la un prud'homisme qu'on ne devrait plus se permettre.

En réalité, il n'y a des meneurs que là où se rencontre une masse prête à se laisser mener. Il n'y a de bergers que quand le troupeau se trouve rassemblé. Certes, les conducteurs du parti ouvrier cherchent avant tout à profiter de la moisson, mais cette moisson d'égoïsme, d'injustices et d'opprobres, c'est la bourgeoisie qui l'a fait lever depuis tantôt cent années.

Dire que ce sont les meneurs qui provoquent l'agitation, c'est aussi sot que de dire — selon le mot de Gaptior — que les petits pois font naître le printemps. En vérité, le printemps fait naître les petits pois comme l'injustice sociale fait naître des réfractaires.

Une autre observation qu'on a été répétant et avec laquelle on se reconforte pour ne pas voir les mouvements qui s'appréhendent, c'est que le cortège ne contenait que 13,000 participants, au meilleur compte, et parmi eux une petite minorité d'ouvriers. D'abord, cela ne veut rien dire. Ceux qui sont venus sont assurément les moins malheureux, beaucoup étaient vêtus de drap, portaient des chapeaux, semblaient intol-

ligents, décidés, parfaitement fixés dans ce qu'ils attendent et ce qu'ils veulent. Parmi ceux-ci, le groupe des Gantois, conduits par Anseele, des gens disciplinés, organisés, avec leurs têtes dures de flamands, leur hérité de communiens et le souvenir héroïque des Artevelde coulant dans leurs veines avec leur sang.

Mais à côté de ceux-là, il y avait aussi de vrais ouvriers, de vrais travailleurs en blouse, les calamiteux des carrières, des laminoirs et surtout les pauvres Borains des mines, la face jaune, maigre, tachetée de bleu, couturée d'anciennes plaies reçues en plein travail, les yeux craintifs, souffrants, comme effrayés de la lumière, qui tous ensemble marchaient peureusement, naïvement, *en se donnant les mains*, étonnés, presque émus, ôtant leurs casquettes quand quelques hommes de cœur saluaient leur passage en leur criant : « Salut, les blouses ! »

D'ailleurs, en supposant même que le cortège ne fut pas — ce qu'il aurait pu être — le cortège des pauvres, qu'est-ce que cela prouvé. Y a-t-il lieu de triompher, comme d'aucuns l'ont fait, et de s'exclamer : « Vous voyez bien que la misère n'existe pas ! Où sont là-dedans les gens qui ont faim ? »

Ce serait naïf si ce n'était méchant. Tous les hommes justes reconnaissent que le peuple souffre, et ceux-ci n'ont vu dans les délégations de dimanche que ceux qui venaient au nom des va-nu-pieds en loques, habitants de cassines et de ruelles, mangeurs de pain noir, — lesquels n'avaient pas de quoi voler à leur ménage un peu d'argent pour se joindre à leurs frères et venir jusqu'ici.

C'est ce qu'on a compris ; c'est ce que les habitants rangés au passage ou groupés aux fenêtres ont vu dans ce cortège et derrière ce cortège. Et c'est ce qui explique le courant de sympathie qui a traversé la foule et est allé porter son écho jusqu'à l'étranger, puisque la *Pall Mall Gazette* disait à ce propos :

« Les habitants ont été saisis de l'aspect misérable des mineurs, et si cela est vrai, cette démonstration n'aura pas été sans fruits. Si une moitié du monde savait réellement comment vit l'autre moitié, au lieu de lui faire la guerre, elle lui témoignerait de la sympathie.

« Los ouvriers belges ont appelé à leur aide quelque chose de plus puissant que l'organisation ou les coups, et de plus mortel pour qui s'y oppose que le socialisme et la dynamite. C'est le sentiment d'universelle pitié qui a inspiré leur condition. »

Il est donc indubitable qu'il y a des injustices à réparer et des misères à secourir.

D'ailleurs, le gouvernement, intelligent et sage, l'a si bien compris qu'il a institué une Commission du travail, qui, celle-ci, à rebours de toutes les autres Commissions qu'on nommait en Belgique, s'occupe sérieusement et se livre à une enquête générale sur laquelle le Parlement aura à tabler pour commencer les travaux de législation nouvelle, économique, ouvrière et électorale.

Depuis cinquante ans, les Chambres se sont discréditées par des discussions oiseuses et des lois de parti. A peine quelque question ouvrière, comme le travail des enfants et des femmes, y était-elle soulevée, et rejetée — alors que tous les pays d'Europe ont fait une législation en cette matière, la France entr'autres, où fonctionne depuis 1874, une excellente loi dont l'exécution est confiée à 15 inspecteurs divisionnaires et par laquelle les patrons contrevenants sont justiciables des tribunaux correctionnels.

Qu'on entre dans cette voie de réformes urgentes, non pas avec un esprit sectaire et anti-religieux comme le voudraient nos radicaux, mais avec un souci de vraie liberté, de respect des traditions catholiques — car la Charité, la Charité, fille de l'Eglise, a été pendant des siècles, le vrai remède du paupérisme.

Et ce sera un bienfait national que d'utiliser toutes les énergies du pays, les énergies ouvrières comme les énergies bourgeoises, de les utiliser également pour l'armée — par le service obligatoire, — pour les lois — par le suffrage étendu. Car le peuple est une force qu'il faut organiser, selon la pensée de Rivarol, une force comme les vents et les eaux qu'on doit appliquer à un moulin ou à une pompe qui sont leurs organes. Pour le peuple, l'organe c'est le gouvernement et si on n'applique pas sa force, il n'y a plus, ajoute Rivarol, que convulsion, délire, fureur et révolution.

Une autre pensée qui s'émanait de ce cortège, une idée touchante celle-ci, exprimée avec cet art simple et émouvant que revêtent toutes les inspirations populaires, c'était la demande de

grâce et d'amnistie pour les grévistes condamnés. Tous les manifestants portaient le mot « Amnistie » et au devant des groupes, des cartels voilés, accompagnés de drapeaux de crêpe et d'hommes en deuil, reproduisaient la supplique en termes parfois naïfs et touchants.

C'est qu'en vérité on s'est trouvé surpris et mal impressionné par ces terribles condamnations de Charleroi et de Liège, que des bourgeois peu clairvoyants ont pu seuls applaudir comme de salutaires exemples.

A Charleroi entr'autres, on a prononcé plus de six cents jugements qui ont frappé peut-être des innocents, comme cela arrive souvent, quand une troupe fait feu en temps d'émeute. Ici aussi, devant les tribunaux, on a tiré dans le tas; ç'a été de la justice sommaire, une vraie exécution; et comme il en est bien la preuve, ce mot d'ouvrier, venu ici à Bruxelles pour assister à une instance en appel qu'on dépêcha sans examen. L'homme jeta sa casquette à terre en sortant de la salle d'audience et s'exclama : « Ça n'est ni iesse jugé, c'est iesse fusillé ! »

Le *Journal des Tribunaux* qui rapporte cette parole terrible, ajoute ces considérations éloquentes sur la justice qui croit faire son devoir en frappant sans mesure :

« Est-ce encore de justice qu'il peut s'agir  
« quand commence, entre deux classes, une de  
« ces luttes terrifiantes auxquelles aboutissent  
« toutes les évolutions de l'histoire, et qu'il est  
« question de savoir non pas s'il faut renverser,  
« mais comment sera renversé l'édifice des biens  
« et des conquêtes lentement accumulés par les  
« uns au détriment des autres ? Oui, nous le  
« savons, on assemble alors encore des cours  
« de justice, on procède selon les formes usitées,  
« on discute comme à l'ordinaire, tous les simu-  
« lacres de la libre défense et de la complète dis-  
« cussion apparaissent comme si rien n'était  
« changé. Mais au fond, et des deux parts, les  
« effrayants partis-pris de l'instinct sont venus  
« tout corrompre. Le crime des honnêtes gens,  
« les préventions, sont entrées indomptables  
« dans tous les cœurs. Ces bourgeois qui com-  
« posent les jurys sont alors aveuglés et partant  
« impitoyables comme le sont ces ouvriers eux-  
« mêmes le jour où c'est leur tour de devenir les  
« juges. Il faut n'attendre ni mesure, ni sagesse  
« au sens courant du terme. Ce sont des coups  
« qu'on porte et non des arrêts qu'on rend. On  
« ne juge pas, on se défend. Et, terrible hallucina-  
« tion, nul ne s'en doute et croit avec ferveur  
« qu'il reste juste et sage, et que ce qu'il fait  
« c'est le vrai, c'est le bien, c'est l'opportun. »

Que dire encore de ce cruel verdict de Mons, qui semble avoir effrayé ceux-là mêmes qui l'ont rendu ?

Que dire de cette procédure anormale, de ces moyens de justice honteux qui violent le secret des lettres, les lettres de paix, au bas desquelles on demande d'écrire la condamnation du fils.

« Quoi ! M. l'avocat général, vous n'avez pas  
« honte de vous servir du témoignage d'un père  
« pour faire condamner le fils ? Vous n'avez pas  
« honte de divulguer des secrets de la vie privée  
« pour demander la condamnation d'un accusé ?  
« C'est odieux ! »

Voilà comment protestait en pleine audience, contre les agissements de la justice, M<sup>re</sup> Englebienne, l'éloquent défenseur de Falleur.

Et il ajoutait cette apostrophe enflammée qui est un cri de grande âme et un coup d'éloquence :

« J'ai dû faire des efforts inouïs ce matin,  
« lorsque je vous ai entendu lire ces deux  
« lettres, et si mes chers confrères ne m'avaient  
« retenu, si je vous avais répondu avant la levée  
« d'audience, j'y aurais laissé ma robe d'avocat  
« qui m'est si chère et dans laquelle j'espère  
« mourir, — parce que mes expressions eussent  
« été en rapport avec la violence des sentiments  
« d'indignation que vous avez soulevés en  
« mon cœur. »

\*  
\*  
\*

Cette attitude de M<sup>re</sup> Englebienne, un catholique notoire, militant, est une attitude courageuse; elle est de plus significative. Elle prouve aux radicaux qu'ils n'ont pas — comme ils le pensent — le monopole de l'intérêt pour les couches laborieuses.

Il y a nombre d'hommes, et des meilleurs en Belgique, qui rêvent à l'heure actuelle de réaliser en dehors des partis, des préjugés sectaires — religieux ou antireligieux — de réaliser le rapprochement et la réconciliation des classes.

Eux ne sont pas aveuglés au point de ne pas voir le péril approchant. Celui-ci du reste est dénoncé assez haut, et comme l'art est toujours l'expression du temps, on aurait pu l'apprendre rien que par des livres prophétiques comme *Germinal* et *Happe-chair* où sanglotent les douleurs bientôt furieuses de la plèbe. Et la bourgeoisie n'a-t-elle pas été assez dénoncée par le *Des Esseintes* de Huysmans qui la montre aveulée, à genoux devant le califat des banques, et aussi par ce fier Barbey d'Aurévilly qui s'isole devant son *piedplatisme* universel.

Ce sera au parti qui s'est affirmé dès l'origine dans ce journal comme un parti conservateur-progressiste, ce sera à lui de tenter le rapprochement des ouvriers et de la bourgeoisie, de jeter la base d'un traité de paix entre eux, de canaliser le fleuve populaire dont nous venons de voir les premiers flots et qui gronde là-bas, au bord de l'horizon.

Ce seront les Girondins de la démocratie, et s'ils n'ont pas les faiblesses de ceux de la grande Révolution, ils réussiront à pacifier, car eux aussi — comme les autres — compteront les hommes du juste milieu, c'est-à-dire les plus honnêtes et peut-être aussi les plus éloquents.

GEORGES RODENBACH.